

sépulture n'a jamais été violée¹. Peut-être son sépulcre est-il couvert d'hiéroglyphes ou de vieux caractères hébreux. A qui sera-t-il donné de les voir le premier et de les lire?

Nous ne savons plus rien de la vie de Joseph que sa bonté pour ses frères². Il mourut à l'âge de cent dix ans³. Lui aussi fut embaumé et enseveli dans un cercueil à la manière des Égyptiens. Son dernier acte fut un acte de foi à son Dieu et à la religion de ses pères : il demanda que lorsque Dieu visiterait la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, selon sa promesse, et la ramènerait dans la terre de Chanaan, ses ossements fussent transportés dans la Terre Promise. Le vœu de Joseph mourant ne fut pas oublié; ses restes furent emportés par les Hébreux, quand ils quittèrent l'Égypte, et ils furent ensevelis à Sichem⁴.

¹ Voir t. I, chapitre dernier, *Mœurs patriarcales*. — A Hébron, en 1888 et en 1894, je n'ai pu voir que du dehors l'endroit de la mosquée sous laquelle il est enfermé.

² Voir Gen., I, 15-21.

³ Il est curieux de remarquer que les Égyptiens souhaitaient de vivre 110 ans. Bokenchons, dans la prière qu'il adresse au dieu Ammon, lui demande « la durée du bonheur après 110 ans (de vie). » A la glyptothèque de Munich, Stèle juridique de la collection Lauth. Lauth, *Papyrus Ebers*, dans l'*Allgemeine Zeitung*, 22 août 1875, p. 3681. « Le papyrus de Ptah Hotep constate qu'au temps de la VI^e dynastie l'âge de la décrépitude était, en Égypte, non 200 ans, ni 80, mais 110 ans. » F. Robiou, *Examen d'un système de chronologie biblique*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, avril 1876, p. 257. Voir le mémoire de M. Goodwin, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 1^{re} série, p. 231-237. Cf. de Vogüé, dans la *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1877, p. 346.

⁴ Josué, xxiv, 32. M. Donaldson a visité à Sichem, le 18 novembre 1868, un tombeau que, par un accord fort rare, Samaritains, Juifs, Turcs et chrétiens prétendent être le tombeau de Joseph. Le voyageur anglais en a lu la description à la Société d'archéologie biblique de Londres le 7 janvier 1873. Voir cette description, avec un plan, *Transactions of the Society of Biblical Archeology*, t. II, p. 80-82. Joseph a pu être enterré en cet endroit, mais dans une chambre sépulcrale. Le monument qu'on voit aujourd'hui est récent. Je l'ai visité le 28 mars 1888. Une inscription en anglais constate qu'il a été réparé par les soins de M. Rogers.

CHAPITRE XI.

DE L'AUTHENTICITÉ DE L'HISTOIRE DE JOSEPH.

Les découvertes égyptologiques, que nous venons de faire connaître, ont obligé les ennemis des Livres Saints à changer de tactique dans leurs attaques contre l'histoire de Joseph. Il n'est plus possible de la battre en brèche, comme le faisaient Bohlen et Tuch, en prétendant qu'elle contient des inexactitudes : l'égyptologie a donné à toutes ces fausses assertions le plus éclatant démenti. Aujourd'hui, il est incontestablement établi que la Genèse a raison sur tous les points où l'on comptait la prendre en défaut et que les erreurs qu'on lui reprochait existent, non dans son récit, mais dans les historiens anciens ou modernes dont on préférerait l'autorité à la sienne. Il n'y a maintenant qu'une voix, même parmi les rationalistes, pour reconnaître le caractère parfaitement égyptien de l'histoire de Joseph. On peut même dire que quelques-uns en ont été contrariés autant que déconcertés. Quand M. Ebers a publié en 1868 son premier volume sur *l'Égypte et les livres de Moïse*, il a fait dans sa *Préface* ces aveux significatifs : « C'est à contre-cœur que je publie ce laborieux travail. J'espère sans doute m'attirer par là la bienveillance d'un certain nombre d'amis de la Bible, mais d'un autre côté, je ne puis me dissimuler que j'aurai à supporter des critiques acerbes. J'offre, pour ainsi dire malgré moi et néanmoins volontiers à ceux qui voudraient fermer les portes de la Sainte Écriture à la libre critique, beaucoup de choses qui leur seront agréables, car je démontre que l'histoire de Joseph en particulier, même

dans ses moindres détails, dépeint très exactement l'état de l'ancienne Égypte¹. »

Aussi ne conteste-t-on plus sérieusement en Allemagne l'authenticité du fond de l'histoire de Joseph². On ne peut cependant se résoudre à en accepter l'origine mosaïque ni à admettre qu'elle est l'œuvre d'un seul auteur. Voici ce qu'on lit dans un commentaire sur la Genèse publié au delà du Rhin. « Les narrateurs se montrent très familiers avec les mœurs, les usages et les idées des Égyptiens; on ne trouve aucun détail qui puisse servir à prouver le contraire : un certain nombre de descriptions et de renseignements sont étonnamment fidèles et frappants. Il est évident que, pendant le séjour d'Israël en Égypte, cette histoire de Jo-

¹ Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, Vorwort, p. xi-xii : « Zugend schicke ich diese schwere Arbeit in die Welt. Manchen Bibelfreunden hoffe ich freilich mit derselben etwas Dankenswerthes zugeben; anderseits kann ich mir nicht verhehlen, dass ich herben Angriffen nicht entgegen werde. Ich bringe aber gezwungenerweise und doch gern auch denen, welche der freien Kritik die zu den heiligen Schriften führenden Thore verschliessen möchten, manches Willkommene, denn ich führe den Nachweis, das namentlich die Geschichte des Joseph selbst in ihren Einzelheiten als durchaus entsprechend den wahren Verhältnissen im alten Aegypten bezeichnet werden muss. » — La suite de l'ouvrage de M. Ebers, qui s'arrête au milieu de l'histoire de Joseph, n'a pas paru.

² Il y a de soi-disant critiques assez osés pour nier même le séjour des Hébreux en Égypte, mais ils sont obligés par l'évidence d'admettre l'exactitude des traits égyptiens du récit : « Zu diesen Hebräern werden versprengte Elemente semitischer Stämme gekommen sein, die in den Grenzgebieten Aegyptens nomadisirt haben. Durch derartige Verhältnisse wird wahrscheinlich die Sage vom Aufenthalt der Hebräer in Aegypten entstanden sein. — Die sehr instructiven Ergebnisse der Ausgrabungen Naville's in Tell-el-Maschûta = Pithom zeigen meines Erachtens nur aufs Neue, dass die israelitischen Erzähler der Urgeschichte über ägyptische Verhältnisse sehr gut orientirt waren. Für die Geschichtlichkeit des Exodus selbst scheinen sie mir nichts zu ergeben. » Ed. Meyer, *Der Stamm Jakob und die Entstehung der israelitischen Stämme*, dans la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, 1886, Heft 1, p. 12.

seph avait reçu une forte empreinte égyptienne, et si quelques détails avaient été oubliés ou étaient sur le point de l'être, la mémoire put en être facilement rafraîchie du temps des rois par les moyens qu'on eut alors de connaître directement l'Égypte... On ne peut cependant discerner jusqu'à quel point l'auteur a décrit l'état de l'Égypte du temps de Joseph d'après une tradition fidèle, jusqu'à quel point sous l'influence de l'état postérieur de l'Égypte¹. »

Nous reviendrons plus loin sur l'hypothèse qui prétend expliquer la couleur égyptienne de l'histoire de Joseph, dans sa rédaction définitive, par les rapports du dernier auteur avec l'Égypte. Constatons seulement maintenant que M. Dillmann admet le caractère historique de la vie de Joseph, d'accord en cela avec la plupart des rationalistes allemands, comme Ewald, Hitzig, etc. Mais un libre-penseur français, que nous rencontrerons de nouveau dans la seconde section de cet ouvrage, M. Jules Soury, les juge trop réservés et, allant au delà de toutes les limites, il nie jusqu'à l'existence de Joseph.

On n'est pas peu surpris, quand on lit, dans les *Études historiques sur les religions de l'Asie antérieure* publiées par M. Soury, les *Contes et Romans de l'ancienne Égypte*, de trouver, parmi ces contes, l'histoire de Joseph, le fils bien-aimé du patriarche Jacob. Dès les premières lignes, il déclare sans façon quel est son projet, dans les termes suivants : « On voudrait rappeler le sujet et la manière de quelques romans ou contes égyptiens originaux, tels que le *Roman des deux frères*, le conte du *Prince prédestiné*, le *Roman de Setna* et l'*Épisode du jardin des fleurs*, sans oublier la belle légende hébraïque de Joseph, de style égyptisant, sinon égyptien². » En réalité, il n'y a rien de moins égyptien.

¹ Dillmann, *Die Genesis*, 1875, p. 418.

² J. Soury, *Contes et Romans de l'ancienne Égypte*, publié d'abord dans la *Revue des deux mondes*, 15 février 1875, p. 791 et suiv.; réim-

rien ni de moins égyptisant, quant au genre, à la manière et aux idées, que l'admirable épisode de Joseph que nous venons d'étudier. La plus grande partie de la scène se passe en Égypte, il est vrai; tout ce qui est dit par Moïse sur ce pays est d'une merveilleuse exactitude, mais cela ne constitue pas plus le style égyptisant que le style égyptien, et, loin de prouver que le récit mosaïque est un conte, prouve au contraire que c'est une histoire authentique. Peut-on, par exemple, imaginer quelque chose de plus différent, quant au ton et aux idées philosophiques et religieuses, que le récit de la *Genèse* et le *Roman des deux frères*, que nous avons rapporté?

Sous quel prétexte M. Jules Soury a-t-il donc pu ranger l'épisode de Joseph dans la catégorie des productions égyptiennes ou au moins d'inspiration égyptienne? Pour quels graves motifs s'est-il cru obligé de reléguer dans le domaine des compositions fictives un récit qui fait partie du livre sacré des chrétiens? Un de ses amis, qui le connaît bien et que nous pouvons par conséquent croire sur parole, M. G. Monod, va nous l'expliquer: « M. Soury, dit-il, ressemble étonnamment à M. Renan, et ce à quoi il vise par-dessus tout, c'est à lui ressembler... M. Soury est trop disposé à accepter les hypothèses les plus nouvelles et les plus risquées comme des vérités démontrées... Ses peintures sont éblouissantes de couleur, son style a quelque chose de cet éclat magique du monde oriental, de ses teintes morbides et malsaines¹. » Il sacrifie tout au style et à son aversion pour

primé dans les *Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce*, 1877, p. 137 et suiv.

¹ M. Soury « is wonderfully like M. Renan, and above all his aim is to resemble him... M. Soury is too ready to adopt the newest and most daring hypotheses as accepted truth... His pictures are dazzling in colour, and his style partakes of the glittering magic of the Oriental world, its morbid and unhealthy hue. » G. Monod, Lettre à l'*Academy*, 10 mars 1877, p. 207.

le christianisme. On serait en effet très embarrassé pour découvrir, même une ombre de raison sérieuse, dans tout ce qu'il a écrit en faveur de son paradoxe contre l'histoire de Joseph. Au contraire son travail contient maintes observations et réflexions qui tendent à établir, sans qu'il paraisse s'en douter, la réalité historique des faits qu'il attaque.

De l'aveu même de M. Soury, la vente de Joseph en Égypte comme esclave, les fonctions qu'il remplit dans la maison de Putiphar, la conduite de la femme de son maître envers lui et sa propre conduite, les songes du Pharaon et l'explication des songes, tout cela est parfaitement dans les vraisemblances historiques et l'on ne peut relever absolument aucun détail, si l'on excepte toutefois, d'après lui, une dénomination dont nous parlerons plus loin, qui soit en contradiction avec ce que les monuments et l'archéologie nous apprennent de l'Égypte ancienne.

L'élévation extraordinaire de Joseph, après qu'il a interprété les songes du roi, prêterait-elle davantage le flanc à la critique? Nullement. Ce qui est raconté de la famine dont l'Égypte eut à souffrir est également conforme aux données de l'histoire.

Voilà donc, d'après M. Jules Soury lui-même, tout le fond de l'histoire de Joseph, tout ce qui est vérifiable par les monuments, l'archéologie, parfaitement confirmé par les recherches des égyptologues et à l'abri des attaques de la critique. Par conséquent nous avons le droit de conclure avec M. George Ebers, à qui M. Soury a emprunté la plupart de ses renseignements égyptologiques: « Nous trouvons ainsi justifiée l'exactitude de la Bible dans tous les détails qu'elle nous donne sur Joseph (vendu en Égypte). Dans tout cet épisode, — et nous pouvons ajouter, comme dans tout le reste de son histoire, — nous ne rencontrons absolument rien qui ne convienne rigoureusement à la cour

d'un pharaon, aux meilleurs temps de l'Empire¹. »

Eh bien! de bonne foi, est-ce de cette exactitude même qu'il résultera que l'histoire de Joseph n'est qu'un conte inventé à plaisir? Ne serait-ce pas là le renversement de toute logique et de toute critique? Tout au plus pourrait-on dire qu'un écrivain contemporain, intelligent et habile, a très bien pu broder une légende purement fictive sur un fond parfaitement historique. On aurait plus d'une impossibilité à relever dans une semblable hypothèse; mais M. Soury s'enlève même cette ressource en reculant la composition du récit plusieurs siècles après l'événement, à une époque qu'il a d'ailleurs bien soin de ne pas préciser. Ce qu'il dit prouve seulement qu'il place la rédaction de l'histoire de Joseph à une date postérieure à la séparation des dix tribus et à l'établissement du royaume d'Israël en antagonisme avec le royaume de Juda. Il attribue cet épisode à un conteur ou à des conteurs éphraïmites², car il n'est point précis sur le

¹ G. Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, p. 295.

² *Revue des deux mondes*, p. 809, 809; *Études historiques*, p. 156-157, 161. A la page 807, M. Soury reproduit, sans l'indiquer toutefois, un passage de M. Nöldeke, l'un des rationalistes les plus avancés de l'Allemagne, dont il a traduit, en collaboration avec M. Hartwig Derenbourg, *l'Histoire littéraire de l'Ancien Testament*: « L'un des auteurs de ces deux œuvres (de l'un des deux écrits prétendus originaux, sources du Pentateuque, en dehors du livre primitif des origines), dit M. Nöldeke, traduction Soury-Derenbourg, p. 35, celui qui, dans tout le Pentateuque, ne dit pas Jahwé, mais simplement Dieu, appartient certainement au royaume du Nord. Joseph, le père mythique des tribus dominantes, Éphraïm et Manassé, est pour lui le point lumineux de l'époque antémosaïque, de même que la mère de leurs tribus, Rachel, est la femme préférée de Jacob. Dans l'autre récit, au contraire, c'est Léa, la mère de Juda, qui est favorisée... L'histoire de Joseph, tracée de main de maître, et qui lui appartient presque complètement, nous montre quelle habileté et quel talent de conteur possède cet écrivain d'Éphraïm. » Cf. J. Soury, *Études historiques*, p. 160. — Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, 3^e édit., p. 596, attribue aussi une partie de l'histoire de Joseph à un Éphraïmite du royaume du Nord.

nombre des auteurs. Mais peut-on supposer sérieusement, nous le demandons, que des Israélites, des « conteurs, » qui vivaient loin de l'Égypte et loin de l'époque où ils placent les événements, qui ne savaient certainement point déchiffrer les hiéroglyphes ni les papyrus, qui n'avaient aucune idée de la critique historique, peut-on supposer sérieusement que de tels hommes aient été capables de décrire avec la plus exacte justesse les mœurs, les coutumes et les usages des pharaons et de leurs sujets? Il n'y a que la Bible contre laquelle on ose se permettre de si choquantes invraisemblances. On sait ce que les conteurs et même les historiens qui ne rapportent pas des événements locaux et contemporains, ont commis, avant les études critiques de notre époque, d'anachronismes, de bévues, d'inexactitudes géographiques, historiques, de toute sorte. Je ne sais vraiment si l'on pourrait signaler un miracle plus surprenant que celui de « l'écrivain du royaume du nord » de la Palestine, du « conteur éphraïmite » écrivant son récit à distance et longtemps après, sans commettre aucune erreur.

M. Soury, après avoir tout étudié à la loupe, en est réduit à ne signaler qu'une faute de détail. On avouera que c'est bien peu, moins qu'il n'en a commis lui-même dans sa courte étude, où l'on trouve plus d'une erreur de détail à relever¹, quoiqu'il fût armé de toutes les ressources de la

¹ Notons seulement en passant que M. Soury revêt Joseph, en Égypte, de la robe de diverses couleurs que ses frères lui avaient enlevée et avaient envoyée à leur père, après l'avoir teinté dans le sang d'un chevreau (Gen., xxxvii, 31), pour faire croire à Jacob qu'une bête féroce avait dévoré son fils. « Joseph s'est échappé, dit M. Soury, abandonnant (entre les mains de la femme de Putiphar) sa robe, cette fameuse robe qui a déjà causé la jalousie de ses frères, l'a fait vendre comme esclave et fait passer pour mort. » *Études historiques*, p. 165. Par quel prodige « cette fameuse robe, » est-elle redevenue la possession de Joseph, après avoir été remise à Jacob (Gen., xxxvii, 33)? Par quel prodige cette même robe l'a-t-elle « fait passer pour mort » et a-t-elle continué à être portée par Joseph, jusqu'à ce qu'elle fût saisie par la femme de Putiphar?

critique et de l'archéologie. Nous verrons d'ailleurs que cette erreur prétendue n'en est pas une.

Qu'est-ce donc qui a pu obliger l'auteur des *Contes de l'ancienne Égypte* à supposer une chose qui rend sa thèse si invraisemblable, savoir que l'épisode de Joseph n'a été écrit qu'après Roboam, par un Éphraïmite? Serait-ce uniquement le désir de nier l'authenticité du Pentateuque, et de mettre ainsi en échec le christianisme? Nous voudrions ne pas le croire, mais comment expliquer cependant qu'on passe ainsi par-dessus toutes les invraisemblances et toutes les contradictions? Quant aux preuves, il ne faut pas en demander. Il se contente d'affirmer magistralement : « On admet aujourd'hui qu'un scribe hébreu a rédigé la Genèse et les autres livres du Pentateuque, en juxtaposant, souvent à la manière d'une mosaïque, des récits dérivés de deux grandes sources, le livre des origines et un autre document fort étendu, réductible lui-même à deux éléments¹. » Cet *on*, c'est la science allemande des rationalistes qui n'admettent pas le surnaturel, c'est celle de M. Nöldeke, c'est celle de M. A. Berstein, que personne n'a pris au sérieux, même en Allemagne, mais qui, aux yeux de M. Soury, a eu le rare mérite de découvrir qu'il n'y a rien de plus, dans l'histoire des patriarches et des enfants de Jacob, que le symbole de la lutte des sanctuaires de Jérusalem et de Beth-El!

Mais enfin, alors même que l'auteur de l'épisode de Joseph serait un Éphraïmite, il ne s'ensuivrait nullement que son récit est un conte, puisque M. Soury admet lui-même que la Genèse a été composée, pour le moins, sur des documents anciens, et que l'on peut écrire une véritable histoire longtemps après les événements. Du reste, l'écrivain ne nous parle pas comme un mythologue. Au lieu de glorifier les

¹ *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 807; *Études historiques*, p. 159.

pères des Israélites, séparés comme lui du royaume de Juda, il leur attribue des crimes que le mythe n'aurait jamais inventés; bien plus il glorifie Juda, ce Juda, qui, d'après les imaginations des rationalistes, aurait été l'objet de la haine de l'auteur du récit; il lui prête le plus beau rôle : c'est Juda qui empêche de tuer Joseph, c'est Juda qui est le héros d'une des plus belles scènes, celle dans laquelle il veut rester prisonnier à la place de Benjamin. Je défie le rationaliste le plus endurci de lire, sans être profondément ému, le discours que ce prétendu Éphraïmite met dans la bouche de Juda¹ et que nous avons rapporté plus haut². M. J. Soury a oublié de rappeler ces choses, mais elles sont dans la Bible et il n'est au pouvoir d'aucun critique de les en effacer. Ce n'est pas de la sorte qu'on invente, et c'est la vérité seule qui aurait pu s'exprimer ainsi par la bouche de l'écrivain éphraïmite, s'il avait jamais existé.

Faut-il mentionner néanmoins une sorte d'argument qu'essaie de produire, en faveur de son opinion, l'auteur des *Contes de l'ancienne Égypte*? Certes, cet argument ne mérite pas une réfutation, mais puisqu'il a été donné, il faut bien au moins l'indiquer. « L'histoire de Joseph, rédigée par quelques écrivains éphraïmites d'un talent supérieur à l'art du scribe Enna, n'était qu'une des légendes populaires du royaume d'Israël. On a remarqué que les prophètes ne font aucune allusion à cette histoire, ce qui serait fort étonnant, s'ils y avaient vu autre chose qu'une fable, flatteuse pour la vanité d'Éphraïm. On ne saurait nous demander plus de foi qu'Isaïe n'en a montré sur ce point³. »

« Fort étonnant, » et après? De ce que ce silence serait étonnant s'ensuivrait-il qu'il est une négation de l'authenti-

¹ Gen., xxxvii, 26; xliv, 14-34.

² Voir p. 156.

³ *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 807-808; *Études historiques*, p. 161.